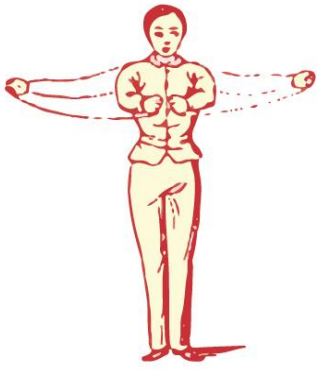




L'envers de la limite : « S'ils supportent dix minutes, on leur en offrira quinze »¹ Marie-Agnès Macaire

L'exposition « WARHOL Unlimited » au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, durant l'hiver 2015-16, précipita le spectateur dans une sensation d'infinitude délibérément induite par Andy Warhol. Les tableaux occupant tout l'espace, l'excédant même, créaient un nouveau rapport au temps et à l'espace. L'accent de cette exposition fut porté sur les séries, selon une logique d'accumulation chère à l'artiste.

Dans chaque salle, le regard convoqué par la vision du *même* multiplié à souhait, devenait sensible à l'espace du lieu où s'accrochaient ces tableaux identiques. Ce lieu semblait pouvoir s'étendre à l'infini, avec ses murs couverts des visages de Marylin, de Jacky Kennedy, de Mao, des séries de boîtes de soupe Campbells, de vaches, ou de fleurs. Du coup, le spectateur perdant la sensation de son corps debout, vacillait. Le regard fuyait, regard troublé, regard perdu.

Ainsi, l'illimité, titre de l'exposition fut extrêmement bien incarné, car dans cet espace du musée, la pensée pouvait se diluer, ou au contraire s'accrocher pour chercher à donner un sens à ces répétitions du même infiniment.

Chercher un espace vide devenait urgent.

On connaît le désir subversif d'Andy Warhol. La multiplication systématique d'une seule effigie, va de pair avec la technique sérigraphique qu'il employa à partir de 1962 pour réaliser ses séries. « Répéter à l'excès, voilà ce qui rend le message efficace, et c'est ce que Warhol de par son désir de notoriété a parfaitement compris. »². Mais de quel message s'agit-il ? Andy Warhol ne cesse de marteler qu'il n'a aucun message à transmettre, que ses œuvres ne contiennent aucune signification.

Pourtant, au-delà du détachement cynique qui lui a maintes fois été reproché se cache une vision fondamentalement pessimiste de la condition humaine. Au-delà du glamour, de la beauté, de la sensualité d'une Marylin Monroe, il insinue le spectre de la mort. La sérialité ne fait que souligner la vacuité de la gloire et l'absurdité de la vie.

« Avec le principe sériel, il s'appuie sur le désir, supposant que c'est ce que le public demande : la perpétuité de l'image donc du désir. » lit-on encore. Mais ne sont-ce pas que des trompe-l'œil ! Car, ne s'agit-il pas plutôt de jouissance : donner au spectateur la jouissance qu'il réclame, jouissance scopique, jusqu'à la fascination ?

En utilisant la répétition dans les sérigraphies, Andy Warhol ne cherche-t-il pas à utiliser ce trompe l'œil, pour saturer le regard et provoquer ce vacillement du corps face à un espace et un temps qui se délitent ?

En effet, La surface, ne serait-ce pas son ultime recours, sa solution *sinthomatique* dans une vie vidée de sens et de désir ?

Au cours de diverses interviews Andy Warhol insiste fortement sur son rapport à la surface. Tout est surface. Il nie la profondeur, l'intérieur, l'extérieur, il nie ce qui pourrait exister derrière le voile. « La surface contient la vie et la mort, [dit-il], elle emporte les noms, elle est l'unique, l'ultime dimension où tout commence et finit. »³ Andy Warhol ne cache rien, ne révèle rien, aucune intention secrète, aucun sous-entendu. Voir les apparences suffit. Au-delà de la surface

¹ WARHOL Unlimited du 2 octobre 2015 au 7 février 2016, au Musée d'Art Moderne de Paris.

² Connaissance des arts, hors-série, n° 688, p. 14.

³ Andy Warhol, *Entretiens, 1962/1987*, Grasset, 1 mars 2006, p. 9.

c'est le vide. « Je ne lis que le grain des mots. » dit-il aussi. « Je vois tout de cette façon, la surface des choses. [...] Si vous voulez tout savoir sur Andy Warhol contentez vous de regarder à la surface de mes peintures et de mes films et de ma personne, c'est là que je suis. Il n'y a rien derrière. »⁴

Regard perdu, espace et temps perturbés, l'individu errant dans le musée cherche un point qui puisse faire fonction de capitonnage. Or, la volonté de l'artiste de dépouiller l'œuvre de toute signification est aussi de la vider de tout affect. Mais n'est-ce pas ce vide qui peut provoquer justement un affect, celui de l'angoisse ?

C'est pourquoi cette phrase affichée interpelle : « S'ils supportent dix minutes, on leur en offrira quinze ». Produire du moins avec du plus. Creuser un vide avec du trop. Andy Warhol, a au moins une intention, celle de provoquer l'envers de la satisfaction liée à la communion avec l'œuvre. Il préfère gaver.

C'est de topologie qu'il s'agit : une surface excédant sa surface pour provoquer un trou, un vide, comme dans *Les Shadows*, ou bien une temporalité infinie où le dépôt du regard ne peut perdurer, comme dans les films, *L'Empire* ou *Sleep*.

Les shadows : En 1978, on lui commande 100 peintures, il en fait 108, gigantesques fragments sans début ni fin, dont le nombre prive le spectateur d'en faire la synthèse. Les tableaux sont accrochés bord à bord et se déroulent dans l'espace. L'ensemble est magnifique. L'effet est moins déroutant que les séries de portraits qui nous regardent. Cependant, rien ne permet d'élaborer des distinctions que ce soit de forme ou de couleurs. Seule tâche : le spectateur lui-même réduit à se faire pur regard.

L'Empire : film de huit heures, composé d'un plan fixe sur une structure immobile : le sommet de l'Empire state building de New-York, sans générique, ni début, ni fin, aucune histoire, aucune tension dramatique, pas de scénario !

Sleep : En 1963, Andy Warhol filme son ami John Giorno en train de dormir, pendant huit heures. Endormi ou ... mort ?

Pas de capitonnage, donc, mais surface !

⁴ *Ibid.*, p. 103.